

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU

A LA

CONSERVATION DES AFFICHES

Rue de la Préfecture, 3

LYON

Ecrire français.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois. 6 fr. » c.

Trois mois. 3 fr. 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 24 Novembre 1860.

GRAND-THÉÂTRE.

Rigoletto. — VERDI.

La Fortune n'aime pas que les audacieux, elle aime aussi les jeunes, car elle est femme la Fortune, et cette déesse aveugle sait distinguer sur la route ceux dont le cœur palpite d'un sang généreux, dont l'âme est accessible aux plus nobles enthousiasmes; ceux-là, elle les aime, elle les protège, elle leur prodigue ses faveurs. — Voyez M. Verdi : il est jeune encore, et de plus, toutes les audaces lui sourient, toutes les difficultés l'attirent, il aime beaucoup la lutte; et, en revanche, les impossibilités surmontées, les ardeurs de la contradiction et de la bataille le grandissent et lui font un piédestal. — Il y a peu d'années, Verdi était disauté, critiqué; le nombre de ses partisans n'était qu'une infime minorité. Aujourd'hui il est par tous accepté, reconnu comme un maître, et depuis que Rossini se tait, depuis que la plupart des grandes voix qui nous charmaient se sont tuées, éteintes par la mort ou par la lassitude, il partage sans conteste avec

Meyerbeer le sceptre de l'art musical. — Il lui laisse le domaine du mythe et de la pensée, et réclame pour lui l'expression des grands sentiments, des passions fortes et des situations dramatiques.

L'opéra que nous venons d'entendre pour la première fois à Lyon, a mis le sceau à la réputation de Verdi.

Le duc de Mantoue est un prince qui n'aime et n'estime les femmes qu'en proportion de leur jeunesse et de leur beauté, sans nul souci de leur honneur. Il ne vise qu'à oublier auprès de l'une les bontés que l'autre vient d'avoir pour lui. C'est ce qui vient d'arriver à la fille de Montesone. — Aux imprécations du vieillard le duc répond par l'organe de Rigoletto, son bouffon, qui baffoue les angoisses du père irrité.

Montesone se retire en maudissant le fou du prince, et en lui annonçant qu'un pareil sort lui est réservé. — Nous voyons, en effet, le duc faire enlever Gilda, la petite-fille de Rigoletto, sans savoir quel est son père. — Abimé de douleur, Rigoletto cherche sa fille et ne la retrouve qu'au palais du duc, mais déshonorée et flétrie,

il pardonne à la pauvre enfant abusée, mais avant de quitter pour toujours cette ville maudite; il veut tirer vengeance du prince qui tient si peu de compte de l'innocence d'une jeune fille et du désespoir d'un père. Il se rend à l'auberge de Sparafucile, un de ces bravi, qui mettent au service de qui les paie leur stylet consciencieux, sans lui dire le nom de la victime, il la lui montre dans ce gentilhomme qui vient chercher sous son toit un abri contre l'orage. Sparafucile, sans plus s'inquiéter de rien, accomplirait sa mission, si sa sœur Magdelone, subitement éprise de l'inconnu, ne lui conseillait de substituer au cadavre promis, le corps du premier venu qui pourrait tomber sous ses coups. La pauvre Gilda, qui a entendu ses projets sinistres, se dévoue pour le prince qu'elle aime encore, et lorsque Rigoletto vient voir si l'œuvre de sang s'est accomplie, le bandit lui livre dans un sac un corps déjà rigide et froid; à ce moment, on entend dans le lointain la voix du duc fredonner un refrain d'amour, Rigoletto épouvanté entr'ouvre le linceul qui repose à ses pieds et tombe foudroyé en reconnaissant sa fille.

FEUILLETON.

ŒUVRES DE JÉRÔME COTON

Biographie des Acteurs qui ont illustré la scène Lyonnaise.

M. PARENT.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

En 1810, au moment où M. Ribier venait de prendre la direction du Grand-Théâtre, et cela à son grand regret, M. Martelly, comédien de mérite et auteur de plusieurs ouvrages dramatiques, vint en représentation à Lyon. Cet artiste jouait tous les genres, il avait un grand renom.

Martelly débuta à Lyon par une pièce de sa composition, intitulée : *Les deux Figaros*, comédie en 3 actes et en prose, qui obtint au Théâtre Français un nombre infini de représentations. J'ai un compte-rendu de cet ouvrage et la note

des recettes qu'il fit, dressée par le caissier du Théâtre Français, et qui prouve que cet ouvrage fit à lui seul, dans l'espace de deux ans, plus d'argent que les trois pièces réunies de Beaumarchais : *le Barbier de Séville*, *le Mariage de Figaro* et *la Mère coupable*.

Toutes les villes de France voulurent voir les deux Figaros, qui furent repris en 1816 par Monrose père, le seul qui l'ait attaqué sur le Théâtre Français.

M. Parent fut chargé dans cet ouvrage du rôle de Chérubin, le deuxième Figaro. Il rivalisa avec Martelly, avec lequel il fut rappelé à la fin de l'ouvrage. Peu après et la même année, Talma vint à Lyon; il joua plusieurs tragédies, et la salle fut toujours pleine. On lui demanda Andromaque, rôle qu'il jouait le moins souvent à cause de la fatigue que lui causait le rôle d'Oreste. M. Parent fut chargé du rôle de Pylade, qu'il remplit avec beaucoup de zèle. Dans le rôle du sénateur Volomia, de *Coriolan*, il déploya la même chaleur. Le seul journal de l'époque fit

son éloge avec celui de Joanny. Dans *Xercès*, il fit ressortir le rôle de l'assassin Artaban. Dans *le Cid*, il donna un cachet de noblesse au rôle du roi. Enfin, dans tous les ouvrages qui furent montés à l'occasion du séjour de Talma, Parent s'attira des compliments flatteurs et mérita une réputation de bon tragédien.

On monta au Grand-Théâtre une comédie d'Etienne, intitulée *les Deux Gendres*. Cette comédie, qui fit de l'argent, était fort bien jouée par Saint-Elme. Cet artiste étant tombé malade, on pria Parent d'apprendre le rôle; il s'en tira à merveille, et le public du Grand-Théâtre lui sut gré de son zèle pour lui plaire.

M. Ribier monta, aux Célestins, le pendant du *Festin de Pierre*, de M. Galdini, qui, quoique n'ayant pas le talent du grand Corneille, avait fait aussi un chef-d'œuvre qu'il présenta à la Comédie-Française, mais qui fut refusé, ainsi que l'avait été *Samson de Romégnezy*, par la raison que son nom n'était pas connu. Il fit alors recevoir sa pièce à la Comédie-Italienne, où elle obtint un

Ce n'est pas à une première audition que l'on peut juger la musique de Verdi. Constatons seulement que l'effet produit par les deux derniers actes surtout est immense, et atteint les dernières limites du dramatique.

Rarement la salle du Grand-Théâtre n'avait donné accès à une foule plus nombreuse et plus intelligente. De toutes manières, pour l'auteur, pour les acteurs, le public et la direction, cette soirée est heureuse. — Jamais M^{me} Rey-Balla ne s'était montrée chanteuse ou tragédienne aussi consommée; sa voix jeune et fraîche, ses accents passionnés ont remué profondément l'auditoire. Quant à M. Ismaël, nous ne croyons pas qu'aucun artiste, même dans le cours d'une longue carrière, ait obtenu de triomphe plus complet et mieux mérité. Dans l'air du second acte: *le Vieillard m'a maudit*, au troisième acte, dans ses imprécations contre les courtisans, M. Ismaël a été salué par des applaudissements dont l'unanimité était la légitime récompense de l'admirable énergie, de l'expression poignante avec laquelle il traduisait les douleurs de ce père qui, semblable à Rachel, ne veut pas être consolé. Le duo entre le père et la fille qui termine cet acte, a vu se renouveler cette scène d'enthousiasme et d'émotion, et la chute du rideau à la fin de l'opéra a été le signal de bravos plus frénétiques encore qui ont rappelé M. Ismaël et M^{me} Rey-Balla.

Le rôle un peu effacé du duc de Mantoue, a permis cependant à M. Lapierre de montrer sous leur plus beau jour ses qualités de chanteur et de comédien. — Les quelques phrases de Montesone ont été dites par M. Flachât fils avec une ampleur et un style qu'il est bon de ne pas passer sous

grand succès.

Dans le nouvel ouvrage, rien n'avait été changé quant aux personnages, si ce n'est que Sganarelle était remplacé par un arlequin, qui fut fort bien joué par Lepeintre aîné. Parent fut chargé du rôle de Don Philippe, frère de la malheureuse Elvire, séduite par l'infâme Don Juan, très-bien joué par Thérigny. A la scène où, pour venger sa sœur, le frère court après le séducteur qui s'est enfui sur une chaloupe, Parent faisait une sortie vraiment magique et qui, depuis quarante-neuf ans, n'a jamais été reproduite. Il disait avec beaucoup de talent ces vers croisés dont la diction est bien plus difficile que celle des vers à rimes suivies.

Courons sur ses pas si je trouve des armes,

Qu'il tremble, je l'arrache à la mer!

Et je rends d'un seul coup cet infâme aux enfers!...

Ces vers étaient toujours accueillis par deux salves d'applaudissements.

JÉRÔME COTON.

(La suite au prochain numéro.)

silence, pas plus qu'il ne serait convenable d'oublier M. Marthieu dans le rôle de Sparafucile.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Il faut croire qu'une bonne fée a présidé à l'inauguration de ce théâtre, où les jours, comme synonyme de succès, se suivent et se ressemblent. — En pourrait-il être autrement? — Le drame, la comédie, le vaudeville y alternent pour satisfaire tous les goûts, obéir à tous les caprices. — Et quelle réunion de vaillants artistes ayant la conscience de leur force et de leur talent, prenant chacun gaiement leur part dans la responsabilité générale! Grâce à eux, une pièce bonne devient parfaite; si elle est médiocre ou mauvaise, ils la sauvent par le prestige de leur jeu et la font accepter du public. Que de fois n'ayons-nous pas vu, après une première épreuve défavorable, une œuvre se relever aux représentations suivantes et récolter d'amples moissons de bravos!

Nos prévisions sur les *Ecoliers en vacances* n'ont pas été trompées par l'événement; chaque soir la foule y accourt plus nombreuse et mieux disposée. Ce poème de bouffonnerie est décidément entré à pleines voiles dans le succès. — Nous ne pourrions rien en dire de plus, si ce n'est que les trois lycéens dont nous parlions la semaine dernière, M^{mes} Lamy, Bilhaut et Langlois, et toutes les jeunes pensionnaires de la sévère M^{lle} Foulpointe, font ensemble assaut de gaité, d'entrain, rivalisent de mutinerie provocante, et, dans ce chassé-croisé de situations et d'incidents burlesques, sont toujours, aux yeux du public, des anges, et jamais des monstres, comme l'affiche les appelle un instant.

Incessamment, et probablement mardi 4 décembre, aura lieu le bénéfice de M^{me} Lamy. — Un pareil nom dispense de tout éloge, et le public doit être désireux de témoigner par sa présence quelle profonde et vraie sympathie il éprouve pour l'éminente artiste qui, depuis plusieurs années, dépense à son profit toutes les grâces de sa personne et les séductions irrésistibles de son talent. — M^{me} Lamy, on ne doit pas craindre de le répéter, est la première des soubrettes et des déjazet de province, et si le hasard, les circonstances l'avaient appelée à Paris, elle y brillerait au plus haut rang.

La composition de l'affiche est bien faite, du reste, pour tenter les curiosités les plus rebelles. — On annonce pour cette soirée: *Rédemption*, pièce en cinq actes, de M. O. Feuillet, l'auteur du *Jeune Homme pauvre*; — *Mimi Bamboche*, vaudeville en cinq actes.

CERCLE MUSICAL.



Toute la presse lyonnaise est unanime pour reconnaître la supériorité, l'habileté sans pareille du célèbre prestidigitateur, M. Cazeneuve. Chacune des nombreuses expériences de ces attrayantes soirées sont exécutées avec un tact parfait, qui séduit tous les spectateurs. Une grande part d'éloges mérités revient aussi à M^{me} Ernestine Cazeneuve, nommée à juste titre *la sibille* de notre siècle.

On ne saurait exprimer tout ce qu'il y a d'ému dans les poses les plus dramatiques que la somnambule exécute à l'ordre mental du magnétiseur. Rien ne peut se comparer aux sensations éprouvées par le spectateur, en présence de ce que le magnétisme a produit de plus élevé, de plus grandiose; tout ce que la pensée peut rêver de beau, de ravissant, se trouve réuni dans la gracieuse extatique animée par l'inspiration magnétique.

Nous passerons sous silence les expériences de catalepsie et d'insensibilité magnétique, lesquelles s'adressent spécialement aux hommes de science et aux incrédules.

M. Cazeneuve, nous le redisons avec plaisir, est vraiment le prestidigitateur le plus émérite de notre époque. Les objets se fondent et disparaissent d'entre ses mains par enchantement. A tout cet ensemble de faits étonnants, nous joindrons les séances des plus divertissantes données par M. Myr; c'est bien le ventriloque le plus renommé de notre temps.

Allez entendre les mutineries de Jules et de Louise, et vous serez émerveillé de son talent. L'illusion déborde de toutes parts dans les soirées du Cercle Musical. C'est le foyer de la magie la plus étonnante, et d'autre part, c'est le rendez-vous le plus attrayant pour les personnes de distinction et les intelligences d'élite. Elles seront charmées des quelques heures très-agréablement remplies par tout ce que la physique amusante a de plus recherché, et plus embellies encore par l'entourage de la société la plus charmante qui s'empresse de venir à chaque séance de notre jeune enchanteur.

Bibliographie.

LA SANTÉ DE L'ESPRIT ET DU CŒUR.

Par M. Paul-Ernest DE RATTIER.

Voici un de ces livres qu'on est étonné de rencontrer au milieu du déluge d'œuvres littéraires, sans forme et sans pensée, sans style et sans ave-

nir, que chaque jour voit éclore. — Quand on a été rassasié, écoeuré par la lecture de ces petits livres à couverture jaune, qui vous déshabillent en public les *Dames aux camélias* et les *Rigol-boche* de 1860, et vous initient à tous les honteux mystères de leur alcove, si le hasard nous fait ouvrir un livre comme celui de *la Santé de l'esprit et du cœur*, dû à la plume de M. de Rattier, un jeune écrivain de Bordeaux, il nous semble pénétrer dans une oasis fraîche et parfumée, au sortir d'un désert aride et empesté. — Le livre de M. de Rattier n'est pas un de ces ouvrages dont on puisse rendre compte en interrogeant la table des chapitres; il faut le lire longuement, le méditer à loisir; *Lucis plenum*, tel serait à bon droit son sous-titre. Nous y reviendrons prochainement pour en faire le but d'une étude consciencieuse.

UN BON MARI.

(Suite et fin. — Voir le dernier numéro.)

III.

A partir de ce jour, et par les ordres d'Esther, non-seulement Gabrielle ne fit plus qu'apercevoir son mari, mais encore ne fût-ce qu'à de rares intervalles. Le lendemain du jour de son entrevue avec M^{me} de Viala, il était parti pour Nancy et s'était de là rendu à Château Salins, puis sur les terres et dans les fermes de M^{me} de Luceval. Sa présence intimida l'adroite gérant et ses complices. Il fit rendre gorge à ces bandits de la bourgeoisie paysanne, qui ne rougissaient pas de s'enrichir en réduisant à la misère deux femmes timides et ignorantes des affaires. En quelques semaines, Henri constitua pour elles un revenu annuel de dix mille francs bien assurés. C'était peu pour leur condition, mais d'importantes améliorations étaient possibles. Revenu à Paris, il reprit sa clientèle médicale; quelques cures brillantes le mirent bientôt à la mode. Esther, de son côté, le même soir de la visite de Blanche, était allée porter à la mère de celle-ci, avec l'espoir, la vie et la santé. Elle avait raconté ses projets à ses deux protégées dont elle possédait toute la confiance; mais ce soir-là, on n'avait pas parlé de Lucien. Quand Esther eut ainsi établi une petite fortune à la mère, elle pensa pour la fille à cette fugitive et enivrante fumée, qui cependant n'incommoda jamais: la gloire; elle publia à ses frais un volume des œuvres de Blanche, intitulé: *Prose et Vers*; mais ne portant que des initiales. Le succès ayant été complet, chacun voulut saluer la nouvelle étoile des salons; et tout ce monde brillant et

léger, qui aurait parfaitement laissé mourir de faim et de désespoir ces deux femmes dévalisées, applaudit avec délire à des succès qui ne lui avaient rien coûté. Pendant ce temps, Julien de Luceval, éconduit par toutes les femmes à qui M^{me} de Viala avait eu le talent de persuader qu'il se vantait de leur plaire, le pauvre Julien, grandement désappointé de trouver partout, et surtout chez la belle M^{me} Saverdun, porte close, s'était réfugié dans un monde moins ombrageux, et se ruinait dans les maisons clandestines de jeu et de désordre. Instruite par les soins de M^{me} de Viala, et justement alarmée, sa famille intervint par des remontrances et finalement supprima les subsides. Un jour, il fallut acquitter à heure fixe une dette de lansquenets. Il s'agissait de l'honneur, et les juifs sont lents à donner de l'argent. Le même agent de toute cette diplomatie de famille, lui fit conseiller de voir sa cousine et M^{me} de Luceval. Celles-ci, instruites à l'avance, étaient chargées de sa conversion; elle n'était pas difficile. Blanche était enfin une puissance; le talent reconnu n'est-il pas comme une sorte de royauté? Tout d'abord ce prestige le fascina; il n'osa, tout honteux de ses fautes, dire pour quel motif il était venu. Blanche lui épargna le terrible aveu.

— Tout ce qui nous appartient est à vous, lui dit-elle; n'êtes-vous pas mon cousin?

— Et mon neveu? ajouta M^{me} de Luceval, lui mettant dans les mains la moitié de leur revenu de l'année. La dette était payée.

— Vous nous rendrez cela quand vous pourrez, lui dit-elle.

A la troisième visite, Julien, métamorphosé par le charme tout-puissant de la bienveillance naturelle et du dévouement aimable, sentit qu'il ne pouvait plus désormais quitter ses deux bons anges, et il demanda Blanche à M^{me} de Luceval. Il n'eut plus besoin de folies pour être heureux. N'avait-il pas la meilleure des bonnes fortunes: un sincère et fidèle amour?

Peu de temps après ces rapides changements, on apporta à Henri, pendant le dîner, un billet qu'il parcourut d'un regard, puis il se leva de table, et sortit. Une heure après, toute triste encore de cette espèce d'oubli des convenances conjugales et de cette désaffection apparente de la part de Henri, Gabrielle reçut d'Esther la lettre que voici:

« Chère bonne amie,

» J'enlève votre mari pour un voyage en Italie. Afin que vous n'ayez rien à dire, et bien que nous ne nous enfermions pas sous un toit conjugal où il n'a le droit d'aimer que vous, j'emène mon

neveu César, le fils du frère de mon pauvre défunt mari, à qui je dois servir de mère, puisque le malheureux enfant vient de perdre la sienne; il a besoin de distractions. Son père viendra nous rejoindre à Naples. Au revoir, chère amie, profitez de votre hiver pour danser; vous aurez certainement autant d'admirateurs qu'il sera de paires d'yeux masculins pour vous voir. Jouissez de vos triomphes. Votre mari compte sur votre fidélité.

» Votre bien dévouée et sincère amie,

ESTHER DE VIALA.

« P. S. — C'est M. Grangé-Didié qui soignera les malades du docteur Saverdun. »

Cette ironie, ce sans-gêne, exaspérèrent la jeune femme. La lettre de faire part du mariage de Julien avec Blanche acheva de la déconcerter. Elle renonça à lutter contre l'abandon et à peupler la solitude qui se faisait autour d'elle. L'idée que son amie lui avait ravi le cœur de son mari, perça, comme un éclair dans la nuit, le trouble de son esprit. Tout contribua à la confirmer dans cette supposition, qui devint en peu d'instants une certitude. Le ton léger de cette lettre lui sembla une injure. Mille pensées orageuses couraient dans son imagination exaltée. Se croyant condamnée par la révélation de son ingratitude, une séparation lui semblait indispensable. Elle regretta alors ce passé qu'il ne lui était plus possible de refaire; cet amour soumis, ce dévouement inhabile sans doute, mais sincère, mais incessant, dont elle avait ri.

Elle souffrit une douleur réelle en songeant que désormais Henri ne serait plus pour elle qu'un indifférent qui, d'un moment à l'autre, pouvait devenir un maître, lui qui avait été le plus tendre, le plus esclave des maris. Cette transformation, ce changement, ne lui semblèrent pas supportables. Elle songea ensuite à consulter sa famille; mais lui donnerait-elle raison? Et d'ailleurs, tous ces moyens étaient trop lents pour sa colère, et surtout pour sa jalousie. Elle comprenait enfin la valeur du trésor qui, selon toute apparence, lui était ravi.

Après la première bourrasque de l'ouragan, après deux jours de larmes et deux nuits agitées et fiévreuses, Gabrielle s'était résignée, en expiation de ses torts réels, à l'héroïsme d'un pardon qu'elle-même aurait peut-être eu besoin de solliciter, si Esther, par une tactique de bonne guerre, ne l'eût sauvée à temps.

— Oui, pensa-t-elle, Henri trouvera en moi la résignation des épouses trompées, le dévouement dans l'humiliation, l'abnégation dans l'a-

mour, car je sens que je l'aime !

Deux jours s'étaient ainsi écoulés, tristes, longs et solitaires. Pour les domestiques, il était convenu que Madame était malade. Au moment le plus inattendu, Saverdun fit demander si Gabrielle pouvait le recevoir. A cette question, le cœur de la jeune femme battit avec violence, et son esprit se troubla. Elle eut un vague espoir que tout n'était peut-être pas perdu.

— Il n'est pas parti ! se dit-elle en respirant mieux.

Saverdun entra. Ils se regardèrent tous deux comme pour se deviner mutuellement.

— Vous revenez ? dit la jeune femme.

— Oui, répondit Saverdun avec indifférence, mon absence devant se prolonger beaucoup plus que je ne le supposais d'abord, je suis ramené ici par la nécessité de régler nos affaires comme si je ne devais plus revenir.

Gabrielle se sentit un froid mortel et pâlit. L'émotion avait déjà bouleversé ses traits. Elle pleurait amèrement, le visage caché dans ses mains et s'efforçant d'arrêter des flots de larmes, lorsque entra M^{me} de Viala, qui avait trouvé la porte entr'ouverte. Celle-ci avait envoyé d'abord son avant-garde avec ses instructions qui avaient été ponctuellement suivies. Elle jeta un regard sur le champ de bataille : c'était dans la chambre de Gabrielle, à la chute du jour. Le bois pétillait sur les chenets en se couvrant de fissures dans lesquelles courait la flamme bleuâtre. Gabrielle était près de la cheminée et ne voyait pas Esther, car les pieds de celle-ci n'avaient fait aucun bruit sur la laine douce des tapis. Saverdun, qui, moralement parlant, marchait les yeux bandés, était assis vers la fenêtre, le bras gauche appuyé sur la commode, se creusant la cervelle et mordant tour à tour le bout des cinq doigts de sa main droite. Ignorant l'utilité de cette persécution, ne comprenant rien à l'acharnement de M^{me} de Viala, qui, sous prétexte de le sauver, et sans qu'il sût de quoi, le rendait si malheureux, il se sentait le cœur bourrelé de chagrin et de compassion.

Il est certain que le mot de l'énigme ne pouvait se faire attendre longtemps. Esther avait compris à son entrée que la cure était parfaite. Gabrielle avait senti l'aiguillon de la jalousie, et il avait ravivé son amour endormi par l'habitude du bonheur. Elle en comprenait aussi toute la poignante douleur, et, dans son désespoir, se félicitait de n'avoir pas infligé cet affreux martyre à son mari, dont le cœur bon et tendre aurait tant souffert ! Une heureuse réforme s'était aussi accomplie dans la vie de celui-ci, que l'oisiveté

perdait l'avenir, dès-lors, pouvait être envisagé sous un jour avantageux.

En voyant Esther, Saverdun se leva.

— Elle est malade, dit-il piteusement en lui désignant Gabrielle.

— Elle est guérie ! lui répondit bas et victorieusement la courageuse amie, fière comme un général après la plus belle victoire.

Gabrielle, se croyant trahie dans ses affections et dans sa confiance, jeta autour d'elle un regard de surprise épouvantée en voyant Esther.

— Laissez-moi l'embrasser, continua Henri suppliant.

— Allez ! et ne péchez plus, lui dit-elle.

— Oh ! chère Gabrielle ! dit Henri en l'étouffant de baisers.

La jeune femme, les yeux tout boursoufflés, le visage inondé, mais après un moment de stupeur, heureuse, et comprenant qu'il l'aimait toujours, dit à Saverdun et à son amie :

— Pourquoi m'avez vous fait tant souffrir ?

Il chercha quelques secondes une explication qu'il ne put trouver.

— Chère adorée, ma vraie vie, disait-il en l'embrassant encore et dévorant ses mains.

— C'est parce qu'il est un bon mari, dit Esther ; puis, s'adressant à Henri :

— Je suis contente de vous, lui dit-elle. Auriez-vous mieux aimé pour toute votre vie le rôle d'Oromane ?

Gabrielle sourit de bonheur en le remerciant des yeux.

STÉPHANIE FRAISSINET.

FIN.

MÉLANGES.

Un proverbe espagnol : A dix-huit ans, mariez votre fille à un homme qui lui est supérieur en fortune ; à vingt ans, à son égal, et à trente à quiconque voudra vous en débarrasser.

Un limonadier des environs de la Sorbonne cherchait pour la devanture de sa boutique une légende à effet, une enseigne ronflante.

— Prenez une épigraphe latine, lui dit un de ses clients. Puisque vous habitez le quartier latin, votre latinisme sera parfaitement en situation, et donnera à votre établissement un cachet tout-à-fait littéraire...

— C'est possible ; mais ceux qui ne savent pas le français ne comprendront rien à mon enseigne.

— Peut-être... tenez justement en voici une

qui est à la portée de tout le monde ; écrivez sous ma dictée : *Gloria — te — aurum — absint — suis — ros — solio — cas — sis — sic — arbi — ter — et — abhac — chartæ — domino.*

Ce qui veut dire ?...

Littéralement et sans changer l'ordre des mots : *gloria, — the au rhum, — absinthe suisse, — rossolio, — cassis, — cigares, — biter et tabac, — cartes et dominos.*

Un aveugle écrivait au docteur R..., célèbre oculiste :

« Monsieur, soulagez ma misère, je suis bien malheureux, j'ai un œil myope et l'autre presbytère.

— Presbytère ! répondit le docteur ; sacristie ce sera une belle cure !

Un jeune avocat avait à défendre, la semaine dernière, devant la cour d'assises de l'Yonne, un vaurien de la pire espèce, qui avait déjà fait tous les métiers, hormis les bons. Les faits étaient parfaitement établis, l'accusé avait même avoué. En présence d'une telle situation, l'avocat cherche à attendrir l'âme des jurés ; il raconte d'une voix émue la vie accidentée et tourmentée de son client.

A la fin de la plaidoirie, l'accusé pleurait à chaudes larmes, et on l'entendit murmurer à travers ses sanglots :

— Ah ! je ne savais pas que j'avais été aussi malheureux que ça !

Ecrivez-lui une lettre verte à cet animal, dit l'autre jour un chef de bureau à un de ses subordonnés.

— Oui, monsieur, tout de suite, répondit celui-ci.

Et, sur ce, il se dirigea vers le placard à lettres dans lequel il se mit à fureter de tous côtés.

— Mais que diable cherchez-vous donc là ? lui demanda un de ses collègues, au bout de dix minutes.

— Parbleu ! une lettre.

— Vous ne voyez donc pas, il y en a devant vous.

— Je le sais bien, mais c'est une lettre verte qu'il me faut.

POUR TOUTES LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BREJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Mercière, 92.